

HISTOIRE(S) de la rue des caves

Cet article doit nécessairement s'ouvrir sur une trahison. Parce qu'il faut retracer une histoire, l'histoire d'un phénomène qui se refuse à s'y laisser réduire. Seuls quelques uns de la « rue des Caves », une dizaine au début et trois seulement à la fin ont osé collectionner des traces d'histoires multiples et fragmentaires. Cette collection, essentiellement des textes et quelques dessins, se trouve rassemblés dans le dernier numéro de *Recherche* et s'intitule justement : « Histoires de la rue des Caves ». Histoires avec un « S ».

Pour ce qui est de l'Histoire sans « S », la voici très sommairement, avec tous les risques d'erreurs, d'oublis, et de partialité qu'elle comporte. C'est en décembre 1971 qu'elle commence, par l'occupation — autorisée par la Mairie à titre provisoire — d'une vieille maison vouée à la démolition, sise, comme on dit, rue des Caves, commune de Sèvres. Les occupants sont quatre, ils viennent du lycée de Sèvres tout proche et, côté politique, ils sont issus de la Ligue ou de VLR. Installation : « On bosse comme des dingues pendant quinze jours, c'est vraiment du boulot dans la joie. Ça fait six mois qu'on a l'œil braqué sur la rue des Caves, périodes d'espoir et de désespoir se sont succédées, et puis ça y est, la mairie a cédué, on est là. Il y a encore des voisins, les Durand et fils au 22, les débiles en face, etc. Mais on sait qu'ils vont tous partir, on sait aussi ce qu'on veut, pas rester seuls, que toute larue soit occupée, pour quoi faire on sait pas encore... ». En juillet 1972, ils sont 25, tandis que le reste de la rue se vide de ses derniers occupants traditionnels. Un dysfonctionnement quelque part entre les expulsions et la rénovation fait que les promoteurs ne sont pas assez prompts à raser les maisons. Le résultat est que deux immeubles supplémentaires sont cédés par la mairie aux nouveaux occupants.

A QUI LA RUE APPARTIEN-ELLE ?

Le rêve exprimé plus haut devient réalité : d'une maison, prendre la rue. Et puisqu'elle est prise, y mettre sa griffe. Impossible de la reconstruire, mais on peut la repeindre. Chose faite : la rue des Caves est toute peinturlurée, de bas en haut, dans sa moindre sinuosité, parce qu'elle tortille un peu le long d'une colline. On imagine ces séances de peinture publique, signe, marque, trave d'une appropriation « autre », ouverte, collective, de la rue. On imagine aussi que l'enthousiasme rendait cette appropriation comme allant de soi, évidente. Mais justement : à qui appartient la rue ? Question très concrète, posée par une bande (on dit bande) de jeunes loubards (on dit loubards). Ils sont arrivés rue des Caves au mois d'août 72, mois de vacances, y trouvant eux aussi un espace de liberté, y trouvant eux aussi des maisons vides qu'ils ont squattées. Après une brève tentative de fraternisation entre les deux communautés, c'est la guerre. Elle a d'ailleurs laissé peu de traces dans les écrits rassemblés dans le recueil, et ce n'est qu'oralement qu'on peut entendre des témoignages sur les luttes sanglantes qui s'y déroulent, sur les bagarres à coups de couteux et autres agressions. On se doute que pendant ce temps, la Mairie voyait d'un mauvais œil qu'ayant donné une maison, on lui prenne toute la rue, rapport à la fameuse rénovation qu'elle avait et a toujours dans le collimateur. Expulser quatre personnes, c'est facile, mais toute une rue qui s'y refuse ? Le prétexte était trop beau, et l'intervention des « loubards » a entraîné celle de la Mairie, par voie de police et de maçons : plusieurs immeubles furent définitivement murés et condamnés. Pour compléter le tableau, il faut ajouter que le Maire est communiste et le conseil socialiste. Au terme de cette petite épreuve de force, la rue des Caves demeurait amputée mais toujours occupée. Et différente aussi : la violence a quelque peu coupé le souffle à l'Utopie. Fini les grands dortoirs, atténuée la destruction des couples, et définitivement révolue, l'époque des portes ouvertes. C'est le temps des verrous, des temps des éclatements, des départs massifs. La rue des Caves n'est plus la vaste communauté qu'elle avait voulu être. Elle est devenue, aux dires,

une



pour

vivre

« L'ennui, c'est que je ne sais pas pourquoi, je n'ai plus envie de baiser qu'avec Pascale » **Armel**

de Denis, Alain et Yan, les trois collectionneurs du numéro de « Recherches », « un espace urbain (quasi) collectif ».

NOUS NE SOMMES PAS DES BONS SAUVAGES

On en est là, où chacun en mini-communauté ou pas, s'efforce de vivre sa vie. Dans la marge complète ou en essayant de biaiser entre la marge et l'institution.

Mais il faut revenir à la trahison : ce que vous venez de lire, c'est en quelque sorte l'histoire des caviens malgré eux. « Est-il question de la rue des Caves ? demandent Yan et Denis en annexe au recueil. « Sans doute... depuis quelque temps on entend parler d'un peu partout, surtout comme d'un spectacle sympathique à voir, une valeur touristique dépayssante, un lieu insitué de la merde. D'autres diront qu'ils s'y noue un conflit symptôme intéressant. Nous nous sommes à tous moments souciés de ne pas apparaître comme de bons vrais sauvages de banlieue dont on pourrait venir tâter le crâne ». Dont acte, mais, c'est un peu tard. Les textes sont publiés : les journaux que les occupants de la rue des Caves ont écrit et diffusés, leurs tracts, leurs lettres personnelles ou impersonnelles. Une histoire sous-tend

réfléchissent à trois sur le sens et l'efficacité de leur marginalité. Sur les concepts qui jusqu'à présent les faisaient fonctionner

a des mots, disent-ils, qu'il faut reprendre et repenser. Celui de « récupération », par exemple. Ce qu'il nous faisait dire. Des phrases comme : « Je préfère me flinguer plutôt que d'être récupéré ». Denis avait écrit une lettre à Raymond Couronner qui disait ici, dans *Libération* de sa volonté de « repenser les communautés ». « Il y aurait lieu de réfléchir tous les slogans de l'après-après 68 », écrivait-il.

Et il y a lieu de se dire. Comme ils l'ont fait dans ce numéro de *Recherches*. C'est à la fois une faille dans notre histoire et une ouverture.

Julien BRUNN

CONSIDERATIONS SUR LA MISERE EN MILIEU GLANDO

Bertrand, Thomate, l'autonomie qu'est-ce que c'est pour vous l'Autonomie ?

D'abord qu'une chose soit claire, il ne faut pas considérer le parcellaire. Nous avons dérivés longuement dans la psychogéographie Cavienne et détruit au maximum le règne de la survie organisée, consommée, hiérarchisée par le détournement de la misère en glande. Concrètement, qu'est-ce que cela veut dire pour vous ?

C'est rien foutre, c'est bouffer de temps en temps chez les autres sans lever le cul de sa chaise. C'est prendre des vacances parce qu'on est vachement crevé. C'est fumer avec les cops pour oublier le reste. C'est éviter de se poser des questions quoi, rapport au sexe. C'est donner l'impression d'être actif sans se fouler.

J'ai envie d'écrire. Cela fait longtemps que j'ai cette envie sans arriver à la réaliser. La misère m'enveloppe, m'agresse, m'emprisonne : dès que je lui coupe une tentacule, elle en rajoute deux comme une hydre.

Comment font les autres ? Ne connaissent-ils pas cette misère ? Je les vois heureux, gais, mais eux doivent être aveugles. Ou bien de bons acteurs. Je crois de moins en moins qu'il soit possible de se libérer dans cette société, même au sein d'un groupe restreint comme chez nous.

Pour tuer cette misère une seule solution : se faire sauter le caisson. Sinon...s'accomoder au mieux avec elle en essayant de bousiller la société le plus vite possible !

Dans le sondage d'opinion, Cyrille a marqué qu'il pensait atteindre 19 (sur 20) de bonheur dans les six mois à venir. Mais comment fait-il ? Soit il n'a pas de problèmes, soit il les résoud tous.

Il a du pot.

Déjà c'est dur de lutter contre Notre éducation qui ressurgit souvent, et on redevient un salaud. Je m'en aperçois souvent, quand je redeviens un acteur, quand j'essaie de changer mon apparence, quand je reprends des attitudes que j'ai cru avoir foutues complètement en l'air...